

Comment un Allemand défendit-il la langue et la culture françaises ?

Petruța Spânu
Université Marie Curie-Skłodowska
Lublin, Pologne

Synergies Pologne n° 7 - 2010 pp. 67-73

Résumé : *La Correspondance littéraire, philosophique et critique de Friedrich (Frédéric) Melchior Grimm est une source précieuse pour qui veut se renseigner sur la vie culturelle à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Pour les cours princières étrangères, auxquelles cette gazette manuscrite et confidentielle s'adressait, le baron allemand jouait paradoxalement le rôle d'un professeur de français utile, parce que c'était aussi grâce à lui qu'on accédait à la culture française non en la traduisant, mais en apprenant la langue.*

Mots-clés : *gazette manuscrite et confidentielle, chronique, actualité, cours princières étrangères.*

Abstract : *Friedrich (Frédéric) Melchior Grimm's Correspondance littéraire, philosophique et critique is a valuable source for anyone wanting to learn about cultural life in Paris in the second half of the eighteenth century. For royal dynasties in Northern, Central and Eastern Europe, which this manuscript and confidential journal was intended to, the German Baron played paradoxically the role of a useful teacher of French, because it was also thanks to him that one could access to French culture not by translating it, but by learning its language.*

Keywords : *manuscript and confidential journal, chronicle, current events, foreign royal dynasties.*

Dans les temps anciens, les classes cultivées communiquaient, même oralement, en latin. Mais cette langue universelle n'était plus à l'ordre du jour à une époque placée sous le signe de la diversification nationale de l'Europe et, par conséquent, d'un début de multilinguisme. Au XVII^e siècle, quelques penseurs isolés comme Descartes ou Comenius, s'engageant sur la voie de la réalisation de l'humanité réunie dans la paix par la diffusion du savoir et de la raison, essayaient de constituer un vocabulaire philosophique généralement accessible. Leibniz, qui voulait fonder une religion universelle, avait même inventé une langue écrite composée d'idéogrammes chinois. Au XVIII^e siècle, Cordorcet projette la fondation d'un institut de l'érudition qui se consacrerait à la création d'un idiome universel. Voltaire regrettait, comme d'Alembert, que le latin en tant que moyen de communication entre savants eût été éliminé par les langues nationales.

En même temps s'amorce un mouvement inverse, bien que visant le même objectif. On cherche et l'on trouve dans le français une nouvelle langue, compréhensible par tous, une *koinè* moderne. Le comte Antoine Rivarol écrit dans sa réponse primée au concours de l'Académie de Berlin en 1784 :

« L'Europe surtout est parvenue à un si haut degré de puissance que l'histoire n'a rien à lui comparer : le nombre des capitales, la fréquence et la célérité des expéditions, les communications publiques et particulières, en ont fait une immense république, et l'ont forcée à se décider sur le choix d'une langue. » (Rivarol, 1936 : 18)¹

Par suite de l'extension du pouvoir de la France depuis le règne de Louis XIV, le français prétend au rang de langue universelle, et devient en même temps internationalement reconnu par les diplomates.

La France a conservé ce privilège linguistique jusqu'à la première guerre mondiale. Ce n'est qu'en 1919, à la Conférence de Paris, que le président Wilson impose à titre égal l'anglais comme langue de négociation et langue de la diplomatie. Le français et l'anglais sont devenus, comme jadis l'araméen, le grec et le latin, des langues de communication, employées par des peuples qui avaient leur propre langue maternelle. Les langues des deux grands empires coloniaux se sont toutefois différenciées par leur utilisation. Les Britanniques ont toléré les variantes linguistiques qui s'étaient développées sur leurs divers territoires : américain, australien, afro-anglais, etc. Les Français, au contraire, ont toujours défendu leur langue officielle contrôlée par l'Académie française et ainsi reconnue en tant que telle dans le monde entier - en bonne partie grâce à l'envoi de professeurs à l'étranger.

Au XVIII^e siècle le besoin de faire circuler l'information par-delà les frontières devient si intense que les intellectuels organisent pour la première fois une vie littéraire internationale. Ils le font par divers moyens : la presse, par exemple. En 1768, il y avait en France les périodiques suivants : *Les Affiches de province*, *L'Année littéraire*, *L'Avant-coureur*, *La Gazette littéraire et universelle de l'Europe*, *Le Journal des Savants*, *Le Journal des Sciences et des Beaux-Arts*, *Le Journal Encyclopédique*, *Le Journal œconomique*, *Le Mercure de France*, *Les Nouvelles ecclésiastiques*.

Dans ce climat, *La Correspondance littéraire, philosophique et critique* de Friedrich (Frédéric) Melchior Grimm est une source précieuse pour qui veut se renseigner sur la vie culturelle à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle.

Né à Ratisbonne (Regensburg) le 26 septembre 1723, le baron Frédéric Melchior Grimm s'était installé à Paris en 1748 ou en 1749. Il s'acclimate dans les milieux allemands, puis orléanistes, établit des contacts avec les grands journaux français, les journalistes et les savants. Il sait déjà rédiger dans une langue qui désormais ne lui est plus étrangère. Il écrit, par exemple, « auguste » pour désigner le mois, non parce qu'il est Allemand, mais sur le conseil de Voltaire (CL, I, 3 : 471). Il utilise quelques formes incorrectes et maladroites relevées par Sainte-Beuve (1928 : 287-329). Son ascension rapide doit certainement beaucoup aux services rendus dans la diplomatie, mais son entreprise littéraire suscite assez d'interrogations. L'idée lui en est venue peut-être sous l'influence de son prédécesseur, l'abbé de Raynal, dont les premiers textes, publiés dans les *Nouvelles littéraires* (1745-1755), serviront d'introduction à la *Correspondance*

littéraire, philosophique et critique qu'il réalise avec Diderot. Il a rapidement dépassé le niveau d'un simple correspondant comme Thiériot², pour organiser, non des « nouvelles à la main », ni un bulletin politique, mais une véritable gazette, ce qu'on appelle de nos jours une revue. On connaît au moins deux noms de copistes : celui de Girard et celui du « sieur » Roland Girbal, « son plus ancien copiste », comme il se désigne lui-même (CL, 3 août 1789), mais leur nombre au cours des années s'accroîtra jusqu'à arriver à une cinquantaine (Kölvig, 1988 : 175-203). Le financement vient probablement de ses riches abonnés princiers qui payaient le privilège d'être tenus au courant de l'actualité culturelle parisienne. Plus tard, en 1773, se fait le remplacement par son secrétaire et successeur, le Suisse Jacques-Henri (Jakob Heinrich) Meister. Le fait est qu'en 1763, il était déjà intimement lié à Madame d'Épinay et rédigeait depuis dix ans sa *Correspondance littéraire*, un bulletin confidentiel, d'« une discrétion absolue » (Mortier : CL), par conséquent soustrait à la censure, rédigé et fabriqué à la main, comme des lettres privées pour le compte de quelques élus. Les manuscrits portent, en fonction des copies, peu de ratures et d'ajouts. Grimm a l'habitude de revoir les copies avant leur expédition, pour rectifier les erreurs (lettres omises, mots sautés), ou pour modifier un texte qui ne le satisfait plus. La *Correspondance littéraire* était destinée à compléter et au besoin à améliorer les journaux imprimés. Les « feuellistes », comme les nommait Grimm (dans une acception péjorative, comme Diderot et Beaumarchais), représentaient pour lui une opinion inculte et sans goût. Il adopte un ton de franchise et de confiance : il s'adressait à des lecteurs cultivés et initiés, pour la plupart des têtes couronnées étrangères (dans les cours de Suède, de Prusse, de Russie, de Saxe-Gotha, de Nassau-Sarrebruck, de Hesse-Darmstadt, de Wurtemberg, du roi de Pologne Stanislas Auguste Poniatowski, et d'autres, en tout une quinzaine et toutes vivant à la française), auxquelles il rendait visite lors de ses nombreux voyages.

Deux fois par mois, le 1^{er} et le 15, il envoyait ses feuilles à ses abonnés. Chaque livraison commençait invariablement par un article de tête d'une certaine longueur, souvent de quatre pages manuscrites. Il portait sur un ouvrage récemment paru, sur une représentation théâtrale, ou contenait une réflexion sur un thème qui lui tenait à cœur, par exemple la décadence du goût du parterre de la Comédie-Française (CL, I, 6 : 234). Suivaient quelques notices plus brèves, parfois de quelques lignes seulement, annonçant des ouvrages récemment parus, une élection à l'Académie³, une nouvelle culturelle⁴ ou la mort d'écrivains, de peintres ou de musiciens⁵. Une ou deux pièces, souvent de Voltaire, terminaient la livraison (Lizé, 1979). Ce ne sera que vers la fin des années 1760 que ce schéma sera fixé⁶.

Toute une époque de la vie parisienne revivait, surtout dans les premiers numéros : grands et petits événements, spectacles de la ville, actualité culturelle, surtout sur les « vedettes » de l'époque (Montesquieu, l'abbé Prévost, Marivaux, Delille, Crébillon-père et fils, les Encyclopédistes, Buffon, Condillac, Saint-Lambert, Sedaine, Bernardin de Saint-Pierre, Laclos, Beaumarchais, Rameau, Philidor, Grétry, Gossec, Chardin, Greuze, Jean-Baptiste Pigalle, Mozart, Richardson) ; affaire Calas (à partir de 1762 jusqu'à la réhabilitation en 1765 de sa mémoire, CL, I, 3 : 278, 368 ; CL, I, 4 : 129, 375, 416, 536 ; CL, I, 5 : 30, 70), Sirven (CL, I, 5 : 284, 385, 489 ; CL, I, 6 : 451) et La Barre (avec l'exécution du chevalier, CL, I, 5 : 261 ; CL, I, 6 : 207) ; procès et expulsion des Jésuites, donc fermeture de leurs deux cents collèges, et réforme du système d'enseignement (CL, I, 4 : 471), agriculture et impôts (CL, I, 3 : 91), inoculation contre la petite vérole, la terrible épidémie du siècle (CL, I, 1 : 171, 431 ; CL, I, 2 : 16, 382 ; CL, I, 4 : 230 ; CL, I, 5 : 253, 257, 353 ; CL, I, 6 :

113 ; CL, I, 8 : 179 ; CL, I, 10 : 447). Au fil des ans, le périodique passe du stade d'une correspondance littéraire privée assez hétérogène, à celui d'un produit uni, homogène, qui s'apparente de plus en plus à une revue littéraire et culturelle. Si une livraison de 1763 ne comprenait qu'une feuille et un feuillet, soit six pages manuscrites, le volume des livraisons augmente à un rythme assez régulier pour atteindre cinq feuilles, soit vingt pages manuscrites, au cours de la dernière période du directorat de Grimm (1766-1773).

Grimm ne composait pas seul sa *Correspondance littéraire*. Il avait des collaborateurs réguliers, ou il insérait des textes sans le consentement des auteurs (par exemple, Piron ou le cardinal de Bernis). Diderot, Voltaire, Madame d'Épinay, Saint-Lambert étaient, au contraire, au courant, qu'ils fussent rétribués ou non, car leurs contributions revenaient avec une certaine régularité au cours des années. On sait que Diderot et Madame d'Épinay ont fourni des articles critiques pendant certaines périodes, et Diderot, ses romans et ses *Salons* en feuilleton⁷. Voltaire constituait un cas à part, par la masse des textes reproduits. Il collaborait sciemment à la *Correspondance littéraire* de Grimm, qui y insérait aussi des textes fournis par ses familiers - Damilville, Thiériot, d'Argental. Voltaire savait que Grimm était en correspondance avec plusieurs cours étrangères. C'était donc en connaissance de cause qu'il envoyait à Grimm, à Madame d'Épinay ou à l'un de leurs amis ses poèmes, pamphlets et libelles contre l'« infâme » ou contre les détracteurs de la nouvelle philosophie, susceptibles d'influencer ces abonnés, de les gagner à sa cause et de ridiculiser à leurs yeux les membres du parti adverse. Ce procédé devient chez lui une véritable stratégie. Plusieurs de ses textes insérés par Grimm pendant les six premiers mois de l'année 1761 forment un tout avec quelques-uns des textes de Grimm lui-même : ensemble ils constituent un plaidoyer fervent en faveur des philosophes et de la liberté d'écrire. Grimm était conscient de l'intérêt que portaient ses abonnés aux moindres faits et gestes de Voltaire⁸. Il lui rend visite, rapporte des anecdotes le concernant et signale le moindre écrit qui sort de sa plume, même s'il se permet parfois d'émettre des réserves, comme dans le cas des quatre *Lettres sur la Nouvelle Héloïse ou Aloisia* (février 1761), parodie malveillante à l'adresse du roman de Jean-Jacques Rousseau. Celui-ci fait l'objet de trois articles de tête. Grimm ne peut pas cacher ses ressentiments provoqués par une longue mésentente⁹ et le juge sévèrement. Ce qui le choque dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, ce sont le défaut de vérité et le manque de nécessité dans les événements. Pour lui, tout dans ce roman concorde pour montrer un auteur « dépourvu de génie, d'imagination, de jugement et de goût » (CL, I, 3 : 310)¹⁰.

Grimm se passionne pour le théâtre, surtout pour la tragédie et la comédie classiques, et ce genre tient par conséquent une place privilégiée dans ses articles¹¹, mais ne s'intéresse qu'aux représentations de la Comédie-Française. Plus que ses confrères, il s'aperçoit de la sclérose qui menace la tragédie, et se montre favorable aux nouveautés. *Le Fils naturel*, *Le Père de famille* et les ouvrages théoriques de Diderot lui donnent l'exemple d'une comédie sérieuse et sentimentale (CL, II, 8 : 163). Il opère avec Diderot des remaniements dans les pièces de Dorat (CL, I, 1 : 16, 200 ; CL, I, 3 : 342 ; CL, V, 12 : 134) et de Saurin (CL, I, 3 : 506 ; CL, II, 8 : 365), en tire des effets pathétiques et les intègre à sa propagande philosophique.

Les abonnés de Grimm lisaient régulièrement plusieurs journaux français. L'originalité de Grimm était de faire un choix parmi les nouveautés, choix qui recoupait souvent celui des journalistes. Mais il signalait aussi à l'attention de ses abonnés un certain nombre d'ouvrages (par exemple de tactique militaire, CL, 1^{er} avril 1762), qui n'étaient

pas mentionnés dans les autres journaux. Il invoquait des facéties (comme la *Parodie de Cinna*, texte piquant ayant valu un séjour à la Bastille à Marmontel, qui passait pour en être l'auteur, CL, I, 7 : 219), des affaires assez délicates (le divorce, CL, I, 2 : 8, les convulsionnaires, CL, I, 3 : 134, la traite des nègres, CL, V, 12 : 453, l'emprisonnement du marquis de Mirabeau, CL, I, 1 : 112 ; CL, I, 2 : 213, 239, 259, ou le partage de la Pologne, CL, IV, 11 : 263, et son gouvernement, CL, V, 12 : 566). Il commentait la *Physiognomonie* (ou l'art de connaître les hommes par la physionomie) du pasteur suisse Johann Kaspar Lavater, livre qui influencera beaucoup Diderot (CL, I, 2 : 32). Il reproduisait des fragments de pièces avant leur représentation sur scène, et qui circulaient en manuscrit (CL, I, 6 : 448). Son originalité résidait surtout dans la façon de rendre compte des ouvrages. À la différence des autres journalistes qui ne citaient que de larges extraits sans commentaires, Grimm portait toujours un jugement personnel, si sommaire fût-il, sur les ouvrages qu'il signalait, dont il ne fournissait jamais de morceaux trop longs ou ennuyeux (CL, I, 1 : 49 ; CL, I, 2 : 360 ; CL, I, 2 : 444 ; CL, I, 3 : 311 ; CL, I, 6 : 299).

Dans l'Europe des Lumières, « la *Correspondance littéraire* est une immense note en bas de page de la pensée du temps » (Dantzig, 2005 : 218), et Frédéric Melchior Grimm, le baron allemand, joue paradoxalement le rôle d'un professeur de français utile, parce que c'est aussi grâce à lui qu'on accède à la culture française non en la traduisant, mais en en apprenant la langue.

Notes

¹ Voici le commentaire de Grimm à propos de Rivarol dans la *Correspondance littéraire* de septembre 1784 : « Ce ne sont pas ici des lieux communs de rhétorique ou de philosophie, c'est une question intéressante, discutée avec beaucoup de raison et de sagacité. Depuis longtemps nous n'avons rien lu qui nous ait paru plus digne d'être remarqué. À quelques idées, à quelques tournures près, que l'ambition de paraître neuf et original a pu seule faire hasarder à l'auteur, nous connaissons peu d'ouvrages de ce genre, tout à la fois plus finement pensés et plus ingénieusement écrits. » (CL, III, 2, 13 : 39)

² Nicolas-Claude Thieriot (Thiriou ou Tiriou) (1696-1772) était l'ancien camarade de Voltaire, son agent littéraire, et, à la demande de celui-ci en 1736, correspondant littéraire du prince-électeur de Brandebourg Frédéric, devenu plus tard roi de Prusse.

³ « Réception de Marmontel à l'Académie Française » (CL, I, 4 : 9), de Saint-Lambert (CL, I, 7 : 216).

⁴ « L'arrivée de Mozart à Paris » (CL, I, 3 : 529), « L'inauguration de la nouvelle salle de l'Opéra, aux Tuileries, par la reprise de *Castor et Pollux*, paroles de Gentil-Bernard, musique de Rameau. » (CL, I, 1 : 129)

⁵ De Louis Racine et de Marivaux (CL, I, 3 : 317), du « célèbre » Rameau (CL, I, 4 : 225), de Stanislas, roi de Pologne (CL, I, 5 : 150), de Damilaville (CL, I, 6 : 221), d'Helvetius (CL, II, 8 : 138).

⁶ Pour l'histoire de la parution de la *Correspondance littéraire* ainsi que pour la liste des abonnés jusqu'en 1773, voir Ulla Kölving, 2006 : XXVII, XCVIII.

⁷ À partir de 1759, Melchior Grimm demande à Denis Diderot d'écrire les comptes rendus des expositions de l'Académie Royale de peinture et de sculpture qu'il destine aux lecteurs de la *Correspondance littéraire*. Diderot modifie radicalement la nature et l'envergure de ce qui devait n'être que la rubrique artistique d'une revue littéraire : chacun de ses *Salons* est présenté sous la forme d'une lettre à Grimm, où ce dernier insère parfois ses propres commentaires. Pris au jeu et convaincu de la fonction morale de l'art et du développement du goût, Diderot rédigea en tout neuf *Salons* de 1759 à 1781.

⁸ Ainsi il identifie l'auteur de *Candide*, malgré le désaveu de Voltaire dans sa correspondance, et publie le 1^{er} mars 1759 un long compte rendu admiratif. Il nomme le philosophe pessimiste Martin « le plus admirable personnage du roman » (« Du conte de Voltaire, *Candide* », CL, I, 2 : 388 et suiv.).

⁹ « Grimm : sa modération dans sa rupture avec J. J. R. » (CL, V, 12 : 336)

¹⁰ Dans ses *Confessions*, Rousseau dira de lui : « Voilà comment, après m'avoir si longtemps trompé, cet homme enfin quitta pour moi son masque, persuadé que, dans l'état où il avait amené les choses, il cessait d'en avoir besoin. Soulagé de la crainte injuste envers ce misérable, je l'abandonnai à son propre cœur, et cessai de penser à lui. » (Rousseau, 1968 : 243)

¹¹ Par exemple, le 1^{er} août 1762, il présente *Les Deux Amis*, comédie de Dancourt. Et le 15 septembre 1765 (CL, I, 5 : 13), il consacre à la reprise du 9 septembre 1765 de la tragédie de Voltaire, *Adélaïde du Guesclin* (représentée pour la première fois le 18 janvier 1734 sans aucun succès), une chronique qui marque la revanche éclatante de l'échec de 1734.

Bibliographie

La Correspondance littéraire, philosophique et critique de Grimm, rééd. Paris, 1812 et 1813, <http://gazette18e.ish-lyon.cnrs.fr/liens-presse-ancienne/titre/40>, site consulté entre le 10 avril et le 10 mai 2010 :

- 1753-1756 (I, 1) ;
- 1756-1759 (I, 2) ;
- 1760-1763 (I, 3) ;
- 1764-1765 (I, 4) ;
- 1765-1768 (I, 5) ;
- 1768-1769 (I, 6 + table) ;
- 1770-1771 (I, 7) ;
- 1771-1773 (II, 8) ;
- 1774-1777 (III, 9) ;
- 1775-1782 (III, 1, 10) ;
- 1777-1779 (IV, 11) ;
- 1779-1782 (V, 12) ;
- 1782-1784 (III, 2, 13) ;
- 1784-1786 (III, 3, 14) ;
- 1787-1790 (IV, 15) ;
- 1789-1790 (V, 3, 16 + table).

Correspondance littéraire, préface de Roland Mortier, http://c18.net/d/cl_pages.php?nom=d1_preface, site consulté le 9 avril 2010.

Dantzig, Ch., 2005. *Dictionnaire égoïste de la littérature française*. Paris : Grasset.

Kölvig, U., 1988. « Les copistes de la *Correspondance littéraire* : une première présentation ». In: *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century*, 257, pp. 175-203.

Kölving, U., 2006. « Introduction générale » et « Introduction, 1753-1754 ». In: Friedrich Melchior Grimm, *Correspondance littéraire*, tome I, 1753-1754, éd. Ulla Kölving. Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle.

Lizé, É., 1979. *Voltaire, Grimm et la Correspondance littéraire*. Oxford : Studies on Voltaire and the Eighteenth Century, v. 180.

Rivarol, 1936. *Discours sur l'universalité de la langue française*. Paris : Classiques Larousse.

Rousseau, J-J., 1968. *Confessions II*. Paris : GF Flammarion.

Sainte-Beuve, Ch-A., 1928. *Causeries du lundi*, tome septième. Paris : Classiques Garnier.